



CHAPITRE XV

Ennuis continuels. — Un ouragan désastreux. — Les musiciens. — Curiosité agaçante. — Boucles d'oreilles des Vouagogos. — Femmes et bœufs. — Le léopard. — Khonko et son tribut. — Mdabourou. — La porte de sortie de l'Ougogo.



u départ la plaine, plus loin la marche sous bois, puis des cultures, un village auquel succède encore le porry, tel est l'aspect monotone des étapes à travers l'Ougogo; nous n'étions pas à trois lieues de Chikombo que, tombant de nouveau en face des tembés, il fallut faire halte au district de Lehumva.

Le hongo fut lestement débattu, et, moyennant seize dotis pour notre part, nous pûmes nous en aller dès le lendemain; mais quelle ne fut pas

notre déconvenue lorsque, au bout d'une demi-heure, les gens du grand Lehumva nous arrêtrèrent ! Ce district est, paraît-il, légalement dédoublé ; y payer tribut n'eût été qu'un demi-mal et nous essayâmes d'en finir le même jour afin de repartir dans l'après-midi ; mais en vain nos délégués déployèrent-ils toute la diplomatie possible, l'entêté monarque prétendit n'entamer que des préliminaires.

Alors nous parlâmes de passer outre, de livrer bataille au besoin ; les Arabes, nous suppliant de n'en rien faire, nous démontrèrent l'inutilité de toute protestation et nous finîmes par camper.

Le lendemain, une grande effervescence régnait dans la tribu, et le chef nous fit dire qu'ayant à vider une querelle aux alentours il ne pourrait s'occuper du hongo, mais qu'il nous promettait d'en finir sans faute le jour suivant. Nous faisons le dur apprentissage de l'Ougogo ; et, sans recourir à des plaintes superflues, nous primes philosophiquement notre parti : Roger et Cadenhead mirent ce temps à profit pour aller chasser, tandis que cette fois je demeurai au camp.

Triste endroit du reste, aride et sauvage, à proximité d'une petite gorge boisée. Nous y fûmes assaillis par des escadrons de fourmis blanches qui, en quelques heures, réduisirent en miettes les emballages de ceux de nos colis posés à terre. Pour parer à cet inconvénient, on doit toujours avoir soin de placer quelques billes de bois entre le sol et les ballots qui, de cette façon, se trouveront à l'abri de la redoutable invasion ; mais où nous fûmes impuissants à combattre ces voraces insectes, ce fut sous les tentes où, en dépit de nos efforts, ils firent d'effrayants ravages parmi les effets et les provisions.

Vers quatre heures du soir, des clameurs sauvages s'élevèrent au dehors, et, de la lisière du camp, je vis les hommes du village, tous en armes, s'assembler bruyamment ; bientôt leur lugubre cri de guerre fut poussé et en même temps le chef de la caravane arabe accourut vers moi, m'apprenant qu'un de ses porteurs venait d'être assassiné à quelques pas de là par les Vouagogos.

Dans ces contrées barbares, un coup de fusil tiré par inadvertance ou mal à propos engendre souvent de terribles mêlées, un meurtre occasionné par une simple dispute est presque toujours le signal d'un massacre ; en un mot, les causes les plus futiles ont des effets très graves quand le sang a coulé. Aussi, voulant mettre l'expédition en garde contre toute surprise, à l'instant j'organisai le camp en état de défense, pendant que Kamsini et dix soldats armés furent envoyés à la recherche de Roger et de Cadenhead pour qui je craignais quelque mauvaise rencontre.

Fort heureusement, peu d'instants après mes deux camarades revinrent, et nous avions à peine échangé quelques paroles que les hommes envoyés à leur rencontre reparurent : tremblants, atterrés, ils nous apprirent que les naturels venaient de les attaquer ; deux d'entre eux étaient en effet tout ensanglantés et affreusement blessés.

Pendant que nous leur donnions les premiers soins, la nuit tomba ; nous décidâmes alors de monter nous-mêmes la garde qu'en d'autres temps nous confiions aux askaris ; nous la tirâmes au sort : à Cadenhead échut de veiller de dix heures à minuit, mon tour vint ensuite jusqu'à deux heures, puis celui de Roger jusqu'à quatre heures. Mais les indigènes ne tentèrent aucun méfait ; du reste, jamais ils ne se battent dans l'obscurité ; bien plus, une fois le soleil couché, le Mgogo ne sort plus de sa demeure, et l'on pourrait à la faveur de la nuit traverser impunément un territoire, si l'on n'avait à redouter au lever de l'aurore l'attaque de tous les guerriers coalisés des villages voisins.

Le lendemain nous fîmes grande rumeur auprès du sultan et nous exigeâmes qu'il nous donnât réparation de ces outrages. Mais il protesta de son innocence, rejeta la faute et le crime sur les gens des tribus voisines, nous proposa cyniquement de nous joindre à lui pour aller les châtier et les piller, nous promettant une large part de butin, et finalement nous envoya un bœuf en témoignage d'amitié. Seulement, ces palabres nous tinrent encore toute la journée dans son village ; ils recommencèrent le lendemain, se continuèrent jusqu'au soir, et, en somme, pour pouvoir partir, nous dûmes pardonner le meurtre d'un homme, oublier l'attaque et les blessures faites à nos gens, et, par-dessus tout, payer un hongo de cinquante-deux dotis pour nos trois caravanes réunies.

Je craindrais de fatiguer le lecteur en racontant par le menu notre traversée de l'Ougogo : ces péripéties, ces ennuis, ces dangers se sont renouvelés à chaque pas ; pour nous le souvenir en est intéressant, mais le récit menacerait d'en devenir monotone et partant fastidieux ; je passerai donc sous silence nombre de ces événements qui se sont reproduits les mêmes presque à chaque étape.

A Dudoma, que nous gagnâmes en quittant Lehumva, nous eûmes également à compter avec deux chefferies indépendantes et échelonnées à une courte distance l'une de l'autre ; le chef du petit Dudoma que nous atteignîmes d'abord, est le fils du sultan du grand Dudoma, et, après nous avoir rançonnés, il trouva moyen de nous devancer chez son père à qui il recommanda de nous taxer sans ménagement. Cette famille de larrons vint nous rendre visite, et, quoiqu'il fût borgne, le vieux souverain examinait si atten-

tivement tout ce qui se trouvait sous nos tentes, que nous nous félicitions d'avoir soigneusement soustrait à ses investigations nos armes et nos effets, car sa convoitise ne leur eût pas fait grâce.

L'emplacement de notre camp était détestable : nous avions cru bien faire en nous établissant à l'abri d'un énorme baobab dont le tronc mesurait seize mètres de circonférence ; mais notre désappointement fut grand en découvrant que c'était un vrai nid de scorpions ; le sol était jonché de leurs pinces, et, massés dans la ramure, de nombreux oiseaux, sortes de corbeaux à collerette blanche, leur faisaient une chasse acharnée, sans toutefois arriver à les détruire.

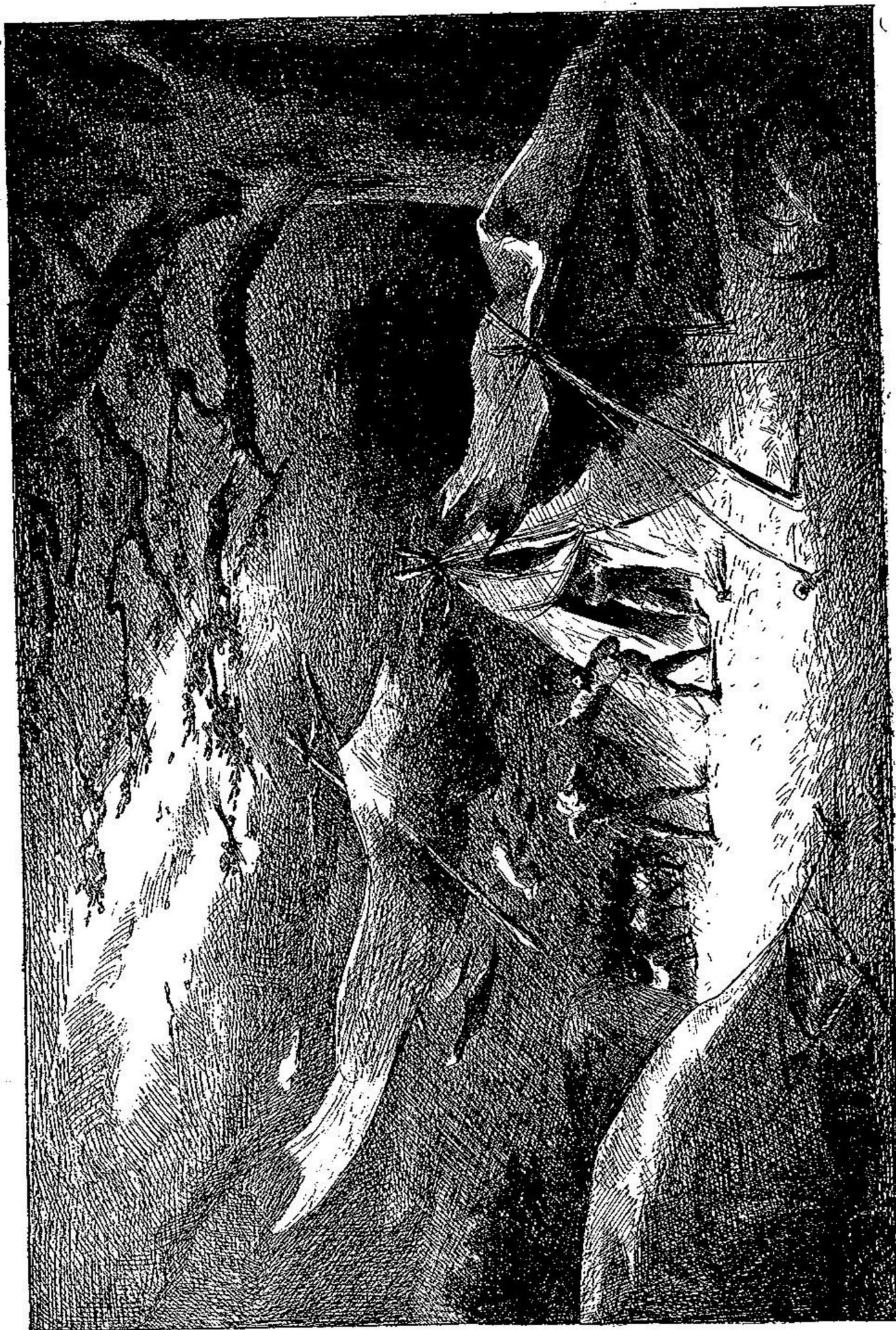
Aux alentours rôdent de nombreux fauves qui, pendant la nuit, font entendre un concert de hurlements ; le froid est vif ; le thermomètre marque 14° Réaumur, ce qui, pour ces contrées, représente un temps glacial ; le vent de sud-est souffle avec violence dans la grande plaine d'Ouhoumba qui nous environne ; la masika est proche et les pluies diluviennes ne tarderont plus.

Sur le conseil des Arabes, — qui nous rendirent du reste de très bons offices pendant toute cette marche en commun, — nous abandonnâmes partiellement la route nord que nous suivions depuis Tchouniou ; et, le 9 mars, notre direction s'infléchit vers le sud-ouest et nous mena à Zingeh, où nous rencontrâmes une race d'indigènes absolument différents de ceux que l'Ougogo nous avait offerts jusque-là. Dans les précédents districts, les naturels, d'humeur belliqueuse, farouche, tracassière, avaient la peau relativement claire, d'un brun jaunâtre ; ici, ils sont d'un noir de geai, et, en revanche, très calmes, très doux, mais non moins voleurs ; nous y laissâmes un hongo formidable.

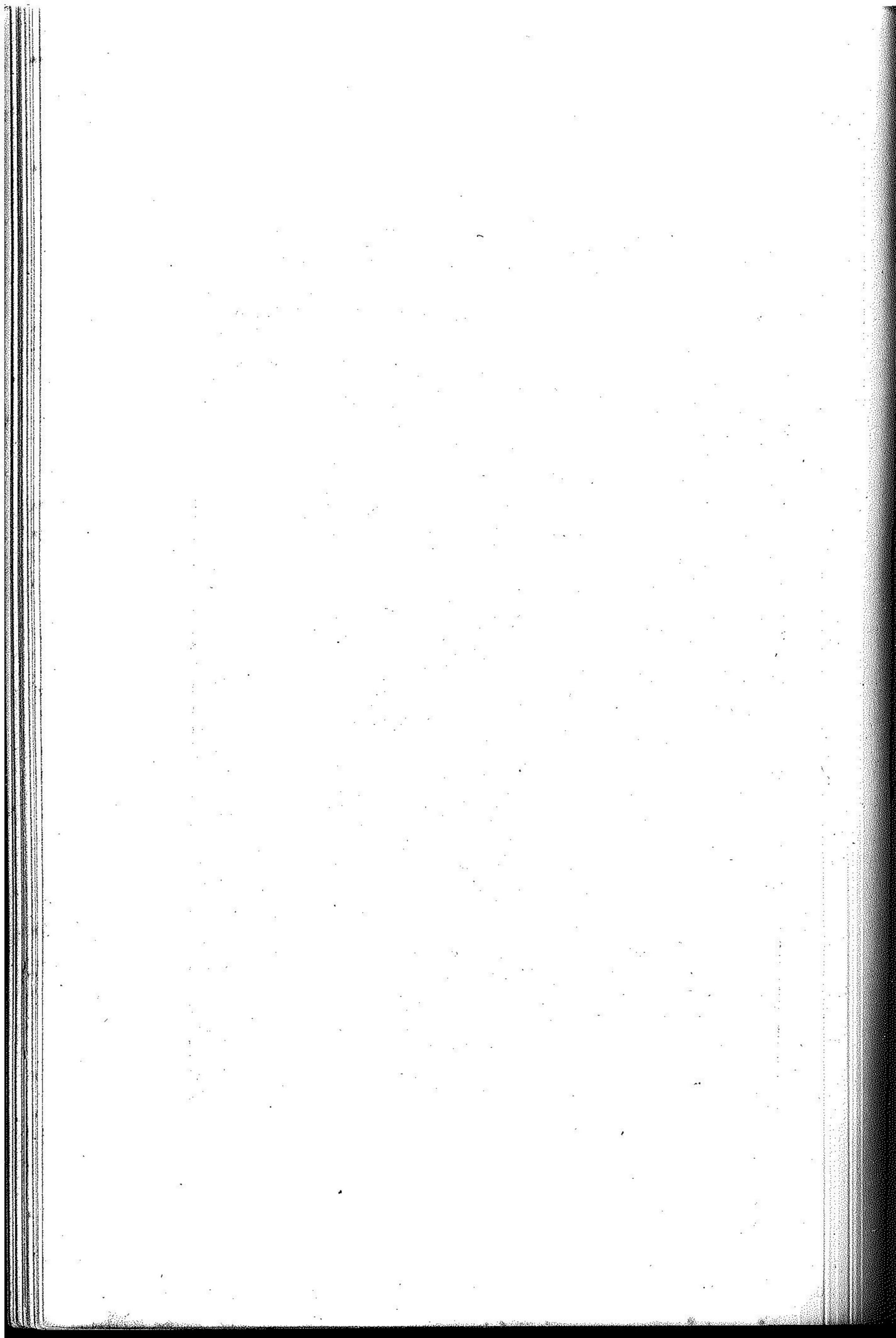
Nous y fîmes la rencontre d'une caravane chargée d'ivoire, marchant sous la conduite d'un Arabe et se rendant à la côte ; elle était forte d'environ quatre cents hommes et venait des régions septentrionales de l'Ougogo où, nous assura-t-on, l'on trouve de l'ivoire en abondance ; le minerai de fer se recueille aussi dans les cours d'eau sous forme de nodules et les indigènes le travaillent même suffisamment pour en faire quelques grossiers ornements et des pointes de lances et de flèches.

A Zingeh enfin, l'eau n'est pas bonne et les vivres rares ; aussi, pour épargner les provisions du pays, le sultan termina-t-il rapidement la question du hongo, et si le tribut fut lourd, en revanche nous fîmes une grande économie de temps.

L'étape suivante nous conduisit en pleines solitudes, absolument désertes et incultes ; à deux reprises différentes nous courûmes joyeux au bord



UN OURAGAN DÉSASTREUX.



de petites zihouas que, dans sa hâte, le kirangozi nous signalait au loin : chaque fois nous les trouvâmes à sec, le lit crevassé par de larges fentes et chauffé à blanc comme de la lave.

Partis à cinq heures et demie du matin, nous cheminâmes ainsi, mourants de soif, jusqu'à la chute du jour, et la couchée se fit dans ces tristes conjonctures; privés d'eau et dans l'impossibilité de préparer leur nourriture, les porteurs s'étendirent mélancoliquement sur les fardeaux et s'endormirent exténués de fatigue. Avant le jour on reprit la marche et à huit heures nous atteignîmes enfin le village de Pembé-Lampéra qui se trouve au centre d'une plaine aux efflorescences nitreuses, semée de marais salins.

C'est le premier endroit où nous rencontrons un sultan mgogo un peu humain : après avoir fait demander par un de ses nyamparas des nouvelles de nos santés, il nous envoya une immense jarre de lait en témoignage de sa sympathie à l'égard des hommes blancs. A vrai dire ce fut là un présent à la manière d'Artaxerxès, et le hongo que nous eûmes à payer, toutes caravanes réunies, fut considérable : soixante-quinze dotis d'étoffes de couleur, beaucoup plus précieuses que celles livrées jusqu'à ce jour !

Vers cinq heures du soir, nous étions en train d'écrire, quand tout à coup un sifflement prolongé parcourut la plaine, tandis qu'une vigoureuse rafale secouait nos abris ; avant que nous eussions pu nous rendre compte de ce qui se passait, une trombe de vent et de pluie s'abattit sur le camp, et, déracinant cordages et piquets, s'engouffra sous la toile des tentes qu'elle emporta à dix mètres de distance, dispersant nos effets déballés qui s'éparpillèrent dans un désordre affreux.

Ce fut lamentable : n'ayant pu prévoir l'accident, nous nous trouvâmes dans un indescriptible désarroi : trempés jusqu'aux os, nous courions après les feuillets arrachés à nos cahiers de notes qui volaient au loin, et en hâte nous cherchions à reboucler nos valises, à préserver nos literies ; mais la pluie qu'un vent endiablé fouettait, tombait par paquets, inondant, éclaboussant, traversant tout : ce fut une noyade complète ; et bien que la tourmente n'ait duré qu'une demi-heure, ses dégâts furent presque irréparables ce soir-là, car la nuit étant arrivée sur l'entrefaite, nous dûmes coucher en pleine humidité sous des tentes détrempées, imparfaitement assujetties et dont les accrocs restaient béants.

C'était la masika qui nous annonçait son arrivée par ce bruyant coup de maître.

A Pembé-Lampéra, — dont le nom s'applique tout à la fois au village et au sultan qui en est le chef, — nous vîmes les troubadours vouagogos : ils font

de leur arc un instrument de musique, en y adjoignant une courge desséchée coupée en deux ; sur la corde, arrêtée environ aux deux tiers de l'arme, ils frappent de la main droite à l'aide d'une mince baguette, tandis que de la gauche, tenant l'instrument appuyé contre la poitrine, ils tapotent la calebasse avec un de leurs doigts orné d'une castagnette. Cela produit une suite d'accords peu harmonieux, mais d'une monotonie désespérante, digne accompagnement, du reste, de ces éternelles et plaintives mélodies entrecoupées de cris stridents qui sont la caractéristique du chant nègre.

Au moment où nous quittâmes Pembé-Lempéra, un incident faillit gêner nos relations amicales avec le souverain de l'endroit : son vizir, un Vouangouana de Zanzibar, ayant reconnu parmi nos askaris un de ses clients de la côte qui lui devait de l'argent, sans autre forme de procès, les exploits d'huissier n'étant pas encore entrés dans les mœurs africaines, il empoigna son débiteur d'une façon si brutale que, pour le faire lâcher prise, je fus obligé de le rouer de coups à son tour. Bref, après palabre, ce fut encore notre bourse qui dut supporter les frais du procès : pour obtenir la liberté de cet homme qui, du reste, était honnête et reconnaissait sa dette, nous la payâmes en partie, quitte à en faire la retenue sur sa solde.

Mizanza, où nous arrivâmes ensuite et qui se trouve à une très courte distance de Pembé-Lampéra, est située au milieu d'une petite plantation de palmiers ; de loin l'aspect en est très gracieux, mais de près l'illusion s'évanouit, et ces arbres rachitiques, maigrelets, versent sur nous un semblant d'ombre sans fraîcheur. Nous y étouffâmes, et, pour surcroît d'ennuis, tous les trois nous fûmes empoisonnés par l'eau que, dans notre hâte, nous avons négligé de filtrer ; quand plus tard nous le fîmes, le charbon de nos appareils se couvrit d'une couche verdâtre comme si on l'eût peinturluré, tant étaient nombreuses et compactes les matières végétales en suspension que renfermait ce liquide boueux.

C'était, il est vrai, la fin de la saison sèche, et à ce moment-là les eaux que l'on trouve encore dans l'Ougogo sont fétides et pourries ; mais à toute époque, je pense, Mizanza doit être insalubre à cause de sa position défavorable et des marigots qui l'entourent.

Le pouvoir effectif y est représenté dans la personne d'un affreux petit vieillard décrépité, absolument repoussant, qui, dans le but d'examiner ce qu'il y avait à prendre chez nous, s'empressa d'accourir nous rendre visite ; mais nous eûmes soin de dérober à sa vue tout objet qui l'eût pu mettre en appétit ; aux menus présents d'usage que nous lui fîmes je joignis pour mon compte quelques cigares brisés dont je ne pouvais plus rien faire et qui le comblèrent de joie. Mais quelle odeur nauséabonde exhalait ce

monarque ! Nous dûmes longtemps aérer nos tentes pour effacer les traces de son passage.

Parmi les ennuis que présente la traversée de l'Ougogo, il en est un, agaçant entre tous, c'est la curiosité des indigènes qui poursuit le voyageur jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne : ainsi, au début du voyage, nous avons adopté l'habitude de prendre nos repas sous l'auvent de la tente de Roger, laquelle s'y prêtait grâce au pan de la porte d'entrée que l'on relevait et qui, soutenu par deux piquets, formait un toit contre les rayons du soleil. Or, sitôt la table mise, nous étions entourés d'une foule de nègres, négresses et négrillons, qui, sous prétexte de vendre leurs denrées, s'introduisent dans le camp sans qu'il soit possible de les en faire déguerpir ; ils sont là, la face hilare, bouche béante, et de leurs yeux écarquillés guettent nos moindres mouvements, les commentent avec des rires énormes qui leur fendent la bouche jusqu'aux oreilles, tandis qu'ils témoignent leur stupéfaction par des cris rauques, en se tapant les cuisses avec les mains.

Je suppose, que dans ces tribus, le « high life » se donne rendez-vous pour *aller voir boire et manger les blancs*, comme chez nous on va faire le tour du Bois : n'importe, passer à l'état de bêtes curieuses, cela peut paraître original pendant un jour ou deux, mais, à la longue, je dois dire que l'on éprouve une furieuse démangeaison de mordre les spectateurs. Sans compter que, groupés ainsi en demi-cercle, en masses compactes, debout ou accroupis, ces corps nus, huilés, à odeur rance nous dérobaient le peu de brise qui soufflait, et pour nos repas déjà si grossiers par eux-mêmes ce spectacle n'était pas précisément un apéritif.

Nous avons fini par nous confiner sous nos tentes hermétiquement fermées malgré la chaleur étouffante ; mais là encore nos bourreaux trouvaient moyen de nous persécuter : rampant sous le sol et soulevant un coin de la toile, ils étaient là, postés en observation ; à tous les interstices nous pouvions voir briller leurs gros yeux ronds et ébaubis ; au dehors ils chuchotaient, riaient, jacassaient et, de leurs pas maladroits, s'embarrassaient dans les cordages des tentes dont les piquets déracinés s'en allaient alors à la dérive.

Ah ! comme ils nous rendirent au centuple la curiosité avec laquelle nous allons visiter leurs semblables dans nos jardins zoologiques ! Seulement, en Europe, nous payons pour les voir, et, en Afrique, nous payons encore pour être vus, scrutés, examinés avec la plus rare impudence.

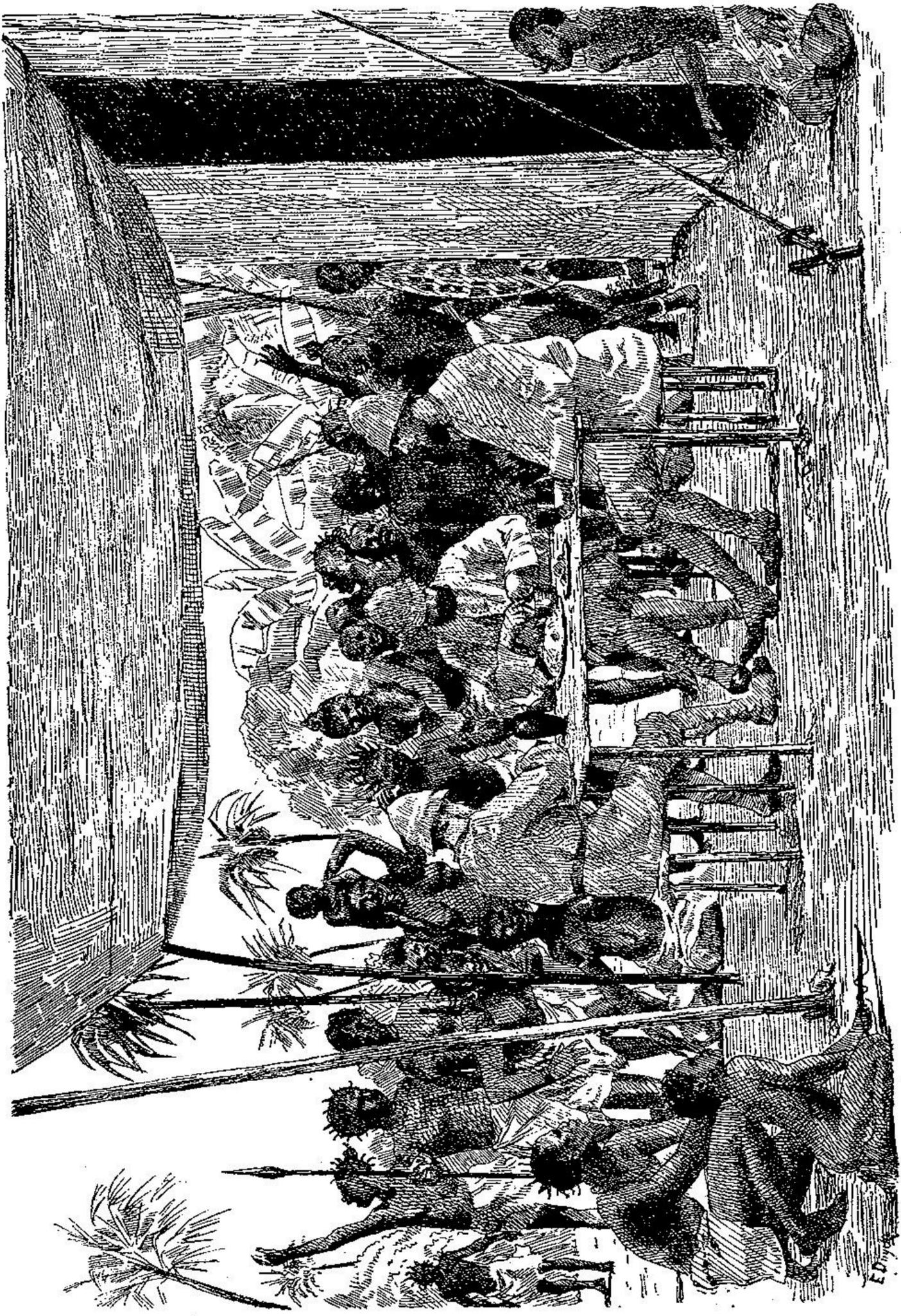
Ce supplice fait partie de ceux dont on rit plus tard, qu'on est même impuissant à narrer de façon que le lecteur puisse en comprendre le raffine-

ment : il faut être là, dans ces conditions d'énervement, d'ennuis, de préoccupations et d'inquiétudes, et vivre de cette vie monotone, chaque jour ramenant le souci de la veille, en un mot il faut non seulement avoir été dans l'Ougogo, mais il faut même y être pour pouvoir éprouver et bien décrire ces misères intimes.

Une des caractéristiques de l'ornementation — disons du tatouage — dont s'enorgueillit le Mgogo, c'est la mutilation des ses oreilles ; je me rappelle avoir vu au Niger et au Bénoué des sauvages portant en guise de pendeloques des fragments d'ivoire, des morceaux de verre ou de métal gros comme le doigt, mais dans l'Ougogo c'est tout un attirail d'objets à usages constants que l'on transporte ainsi ; qu'on en juge : ces indigènes se fourrent dans le lobe de l'oreille un morceau de bambou ou de bois creux, gros de plusieurs pouces, dans lequel se trouve leur tabac ou leur chaux qu'ils mâchonnent, ou encore la graisse dont ils s'enduisent le corps ; chez quelques-uns la peau finit par se distendre au point qu'on pourrait passer le poing dans l'orifice qu'ils se réservent ainsi ; inutile d'ajouter que c'est tout bonnement horrible à voir.

Il n'y a en réalité dans l'Ougogo que deux choses passables : les femmes, dont les formes opulentes eussent charmé Rubens, et les bœufs dont Apis eût été jaloux ; seulement, les premières sont d'une sauvagerie désespérante ; et quant aux seconds, ce sont des objets de parade, une exhibition de richesses, rien de plus. Rarement on abat une tête de ce splendide bétail, de race brahmane pur sang ; les naturels eux-mêmes n'y touchent point : on dirait des biens inaliénables, comme les galeries de tableaux des anciennes familles romaines. Pour le voyageur affamé, c'est un supplice de Tantale de voir onduler dans la plaine des régiments de biftecks et d'entrecôtes qui semblent le narguer en paissant béatement, alors qu'il se déchire les gencives sur un épi de maïs ou une poule étique, heureux encore quand il trouve l'un ou l'autre !

Les pluies nous rejoignirent pendant notre séjour à Mizanza, et souvent le soleil resta caché des journées entières ; mais il n'en faisait pas moins chaud pour cela, bien au contraire : d'épaisses vapeurs emplissaient l'atmosphère, des buées chaudes chargées d'odeurs de marais rassaient le sol et ne pouvaient ni s'élever ni se dissiper à cause de la lourdeur de l'air. Les nuits étaient étouffantes ; cédant à la fatigue, parfois on trouvait le sommeil, mais le repos jamais. Et puis, en cette saison grasse, les insectes se développent de prodigieuse façon : attirés par la chaleur, ils sortent de terre à l'endroit où sont plantées les tentes dont ils transforment les parois en un musée entomologique qui n'a rien de réjouissant ; on a beau se cou-



CURIOSITÉ AGAÇANTE.

cher tout habillé, sanglé, botté, et se livrer préalablement à de minutieuses battues, à d'importants massacres, ces abominables bêtes pullulent à tel point qu'elles mettent effets et provisions en grand danger et la peau du voyageur blanc à de cruelles épreuves.

En quittant Mizanza, nous ne parvînmes pas à gagner le village voisin avant la chute du jour, et nous couchâmes en pleine forêt; elle était si dense et nos gens à tel point exténués, que l'on ne forma pas de camp ce soir-là, et les tentes ne furent point dressées; mais, par malheur, une pluie diluvienne se mit à tomber pendant la nuit, elle éteignit nos feux et nous restâmes là, sous les arbres, grelottants, trempés, épiant les premières lueurs du jour qui nous permettront de nous remettre en route. Un silence lugubre régnait parmi les hommes : parfois on entendait une plainte étouffée, une toux sèche, car le nègre souffre beaucoup du froid, puis plus rien; les averses se succédaient sans interruption; on ne voyait pas à cinq pas devant soi; aux alentours les fauves hurlaient et, dans le fourré, on aurait pu voir luire leurs ardentes prunelles; entravés non loin de nous, nos malheureux ânes tremblaient de frayeur, et, tête basse, ruisselants et glacés, ils faisaient sans doute d'amères réflexions sur le sort fatal qui les avait arrachés de leurs sables brûlants d'Arabie où il ne pleût jamais, pour les transplanter au sein de ces régions humides.

Tout à coup un cri déchirant retentit, et, croyant à une attaque, chacun est aussitôt sur pied, court, s'appelle, se heurte, se bouscule dans un effroyable désordre, au milieu de la plus profonde obscurité.

« Qu'y a-t-il, Kamsini? »

— C'est un léopard qui vient d'enlever un enfant, maître. »

Je n'ai pas encore dit que l'expédition était suivie ou plutôt escortée de quelques femmes appartenant aux porteurs vounyamouésis; c'était l'enfant de l'une d'elles qui venait d'être saisi par un fauve.

Les askaris furent lancés dans toutes les directions, et en un instant la forêt retentit de coups de feu et de clameurs sauvages; ce fut une course insensée à travers les taillis, les fourrés, les jungles épaisses, et cela sous une pluie battante et dans la nuit noire. Effrayé sans doute par tout ce bruit, l'animal lâcha sa proie, et l'on retrouva le pauvre enfant fortement endommagé, mais respirant encore; toutefois, en dépit des soins qui lui furent prodigués, il succomba le lendemain.

Une courte marche nous conduisit à Konzi; avec de bonnes indications nous eussions pu atteindre ce village dès la veille et éviter ainsi la pénible couchée en forêt; aucun voyageur n'ayant décrit ni suivi cet itinéraire avant nous, l'erreur s'explique, et je conseille fort à ceux qui nous suivront

de ne pas y tomber. Le hongo fut relativement modéré en ce lieu d'où nous pûmes sortir aussitôt et atteindre le grand district de Khonko que Cameron appelle Khoko, et qui est un des plus vastes, des plus florissants de la contrée.

Nous y campâmes sous les superbes figuiers-sycomores qui abritent généralement les caravanes, et dont les coupoles verdoyantes sont réellement prodigieuses. Nombre de Vouangouanas sont établis ici; leurs demeures se distinguent de celles des Vouagogos en ce qu'elles ont sur leur faite un lambeau d'étoffe blanche qui flotte au vent. Les cultures sont belles, bien entretenues, c'est même un des rares villages où elles soient entourées de haies qui bordent en même temps un sentier bien battu. Les vivres sont abondants, l'eau trouble, mais bonne. En revanche, le tribut à payer fut exorbitant.

Nous avons commencé par envoyer au chef quelques belles étoffes pour lui *ouvrir la bouche*; il nous les retourna dédaigneusement et ne voulut pas commencer les débats ce jour-là.

Le lendemain, puisant dans les ballots précieux, nous fîmes porter au souverain un brillant cadeau qu'il nous renvoya encore, demandant d'y suppléer par d'autres articles. A notre tour nous nous indignâmes et l'affaire n'avança point.

Dès le matin suivant, nos messagers se remirent en route avec le même présent auquel nous avons ajouté une ceinture lamée en soie; le sultan accepta enfin, mais quand sa bouche s'ouvrit, ce fut pour annoncer que nous payerions deux cents dotis de hongo. En réponse à son exigence, nous lui en envoyâmes vingt-cinq qu'il refusa péremptoirement, et, le jour déclinant, rien ne fut encore conclu.

A la reprise des négociations, nous lui envoyâmes quarante dotis qu'il ne voulut pas recevoir; puis cinquante, même sort; nous allâmes jusqu'à soixante-quinze sans pouvoir aboutir, malgré les pots-de-vin que nous faisons glisser en cachette dans la main de son vizir.

Comme la situation menaçait de s'éterniser, on se décida, au grand désespoir des Arabes, à offrir le jour suivant quatre-vingt-onze dotis qui, après maintes tergiversations, furent acceptés comme hongo, à la condition qu'on y ajouterait un fusil et un tonnelet de poudre, ce qui fut fait.

S'il y avait plusieurs Khonkos dans le pays, les caravanes n'en sortiraient que ruinées. Cependant, eu égard à la façon dont le district est tenu, à son importance, aux égards qu'on y témoigne aux Européens, on peut dire que c'est le plus favorable de l'Ougogo; on verra plus loin l'appui que le chef du

lieu a prêté au capitaine Ramaekers dans un moment où sa caravane aurait pu courir les plus grands périls.

Les cultures du pays s'étendent à plus d'une lieue et demie à l'ouest du village; nous les traversâmes au départ, puis gagnant le porry, nous restâmes sous bois pendant une demi-heure, après quoi nous entrions dans une vaste plaine couverte d'une herbe courte et plantée de quelques arbres isolés; nous y vîmes de nombreux troupeaux de zèbres, de buffles, des girafes et des antilopes, et partout aussi de larges traces du passage d'éléphants.

Après avoir traversé la rivière de Mdabourou qui n'est en somme qu'un bras de la Loufidji ou Roufidji, laquelle se jette dans l'océan Indien en face de l'île Mafia, nous arrivions à Mdabourou, dernier district de l'Ougogo.

Cet endroit paraît puissant, mais les cultures y sont moins abondantes et les habitants, d'humeur guerrière, beaucoup moins hospitaliers qu'à Khonko. Du reste, ces indigènes appartiennent à une race distincte qui déjà fait pressentir le Rouga-Rouga avec lequel les Vouagogos de cette région ont des traits de ressemblance physique et morale ne laissant aucun doute sur les liens de parenté qui les unissent.

Parmi eux, il y a beaucoup de chasseurs d'éléphants dont les fonctions et les exploits sont indiqués par des tatouages aux mains et aux bras. Ils portent presque tous des objets de parure en ivoire; leurs bras et leurs jambes sont ornés de larges bracelets creusés dans la partie la plus massive de la défense et ils les entre-choquent en signe de défi au moment des combats.

A peine étions-nous installés que le sultan du lieu, jeune homme d'allure belliqueuse, se présentait au camp entouré de nombreux guerriers: l'attirail, les parures, les armes de nos visiteurs trahissaient en eux d'affreux bandits; pourtant l'attitude du chef fut en tous points convenable; il nous pria simplement de ne pas tirer un seul coup de fusil, dans la crainte, disait-il, de retarder les pluies impatientement attendues à Mdabourou. En effet, depuis Khonko nous n'avions plus eu que des jours de soleil: la masika semblait une fois encore s'être attardée en chemin.

Peut-être est-ce à cette circonstance que nous dûmes de trouver l'eau de Mdabourou si mauvaise, voire même un peu nitreuse.

Le hongo fut long à débattre, et, de guerre lasse, nous payâmes quatre-vingts dotis, quoique le village ne fût pas riche en vivres, à telles enseignes qu'en prévision des marches suivantes nous dûmes renvoyer des hommes à Khonko pour y acheter des provisions. Mais le tribut ne se règle

malheureusement pas d'après l'importance du district ou les services que l'on peut en attendre : la cupidité des sultans et de leurs conseillers, la force guerrière dont dispose la tribu, telles sont les bases de cet impôt vexatoire et arbitraire.

Nous venions donc de traverser de part en part cette contrée, l'Ougogo, vaste cirque jadis couvert de jungles et qu'aujourd'hui la houe éclaircit çà et là. L'aspect, en somme, en est assez riant pour qui aime les horizons étendus, les steppes arides, les landes à perte de vue que déchirent quelques carrés de cultures et des tembés éparpillés dans les espaces défrichés. On y pénètre par une gorge étroite en quittant Tchouniou, et l'on n'aperçoit plus alors de systèmes de montagnes jusqu'aux frontières occidentales ; là une brusque déclivité du terrain et des affouillements nombreux marquent la ligne de partage où commence l'Ounianzi, dont l'altitude est de beaucoup supérieure à celle de l'Ougogo.

Nous avons été retenus un mois dans cette inhospitalière région, un mois pour parcourir une distance que, sans ces continuelles entraves du hongo, nous eussions franchie en une dizaine de bonnes étapes. Énervés, fiévreux, empoisonnés à diverses reprises par des eaux fétides, nous maudissions ce peuple à qui nous étions redevables de tant de mauvais jours et dont les mains rapaces nous avaient dépouillés d'une partie notable de nos ressources ; il nous semblait que rien de pire ne pouvait nous arriver. Hélas ! en nous rappelant ces colères, que de fois avons-nous absous le Mgogo taquin et exigeant, mais en somme loyal et fier, alors que plus tard nous fûmes en butte aux défections des Vounyamouési et aux cruautés des Rougas-Rougas.

